



Stéphane Lévesque

Chambre 833

On ne meurt jamais vraiment





Les Éditions au Carré inc.
Téléphone : 514 949-7368
editeur@editionsaucarre.com
www.editionsaucarre.com

Graphisme des couvertures : Mohssin El Meslouhi
Photo de l'auteur : François Lafrance
Mise en page : Édiscript enr.

Les Éditions au Carré désirent remercier la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) et le Fonds du livre du Canada (FLC) pour leur appui.



Tous droits de traduction et d'adaptation réservés ; toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie ou microfilm, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

© Les Éditions au Carré inc., 2013
Dépôt légal :
4^e trimestre 2013
ISBN : 978-2-923335-45-2

DISTRIBUTION

Prologue inc.
1650, boulevard Lionel-Bertrand
Boisbriand (Québec) Canada J7H 1N7
Téléphone : 1 800 363-2864
Télécopieur : 1 800 361-8088
prologue@prologue.ca
www.prologue.ca





*À Théo, Mathilde, Léa et Ève, mes enfants.
À Isabelle, pour ta présence et ton appui.
À Ginette, ma première lectrice.
À Julien, mon éditeur, pour ma première chance.*







Prologue

La réalité

Est-ce que la mort s'apprivoise? Aussi loin que je me souviens, je me suis toujours demandé comment je pouvais vivre pleinement en sachant qu'inévitablement, j'allais mourir un jour. Au fil du temps, cette pensée est devenue une véritable obsession à un point tel qu'elle m'empêchait carrément de vivre et d'apprécier pleinement l'existence. Plus je vieillissais, pire c'était. Paradoxalement, alors que cela ne cessait de m'obséder chaque jour, depuis une éternité, ma vie, elle, filait à toute allure. Quelle incohérence, direz-vous? Vous avez bien raison. Pendant tout ce temps, je me suis inquiété... quel idiot!

Alors, comment devais-je faire pour vivre sans penser à cette fatalité? Tous les êtres vivants meurent un jour ou l'autre. Personne ne connaît la durée de sa vie, personne ne sait de quoi sera faite sa fin. Alors, comment vivre pleinement dans ce destin tracé d'avance? Certains m'avaient suggéré comme antidote de jouir du présent au maximum, comme si chaque jour devait être le dernier. Non! La seule idée de me conduire comme cela suscitait chez moi une véritable panique. Une panique telle que je ne pouvais davantage en profiter; pire encore, les journées étaient alors précédées de nuits d'insomnie.

Puis, en juin 2000, j'ai partagé quelques soirées et quelques nuits avec une femme qui vivait les derniers instants de sa vie sur terre. Le personnel soignant avait recommandé de ne pas la laisser seule, qu'elle devait être accompagnée jusqu'au bout. C'était la moindre des choses. Je la connaissais depuis une dizaine d'années, et je dois dire qu'elle ne m'avait jamais paru pieuse ou versée à outrance dans une forme de spiritualité excessive ou ésotérique.





Une femme normale, sans plus de qualités et défauts que nous tous, quoi ! De ce que j'en avais entendu dire, et je l'avais aussi constaté moi-même, elle n'avait pas toujours été facile à côtoyer pour ses proches immédiats, et, même sur les derniers kilomètres de son parcours, elle ne l'était toujours pas. On ne change plus à cet âge, disent souvent les gens plus âgés qui voient là l'excuse idéale pour se vautrer impunément dans leurs défauts !

Mais au cours de la semaine précédant son décès, j'ai remarqué chez elle un profond changement. Elle m'a littéralement donné l'impression qu'elle devenait quelqu'un d'autre. Elle faisait toutes sortes d'allusions à sa propre condition et au monde vers où elle se dirigeait. Elle parlait d'abondance tant des vivants que des morts. De ceux qui étaient là, dans sa chambre autour d'elle, ceux que je voyais. Elle parlait aussi d'autres personnes qui passaient la saluer en lui rappelant qu'ils l'attendaient impatiemment. Ceux-là, je ne les voyais pas. Il s'agissait de membres de sa famille déjà disparus, et ses descriptions de ces gens étaient tellement précises que je ne pouvais faire autrement que visualiser leurs allées et venues.

Toutes ces années plus tard, j'ai acquis désormais la certitude que cette femme m'a fait le plus beau des cadeaux. Le cadeau de l'espoir. Certes, je crains toujours la mort, mais au moins maintenant j'espère, et c'est peut-être dans ce mot que toutes les réponses à nos interrogations se trouvent. Ces événements, survenus dans la chambre 33 du 8e étage d'un centre hospitalier, m'ont permis de commencer à vivre au quotidien sans cette terrible hantise. Il se peut que la vie que nous connaissons sur terre ne soit que passagère dans nos corps de chair. Lorsqu'elle les quitte, elle se dirige peut-être vers d'autres dimensions pour se perpétuer. Cette hypothèse rassurante m'a inspiré ce roman.





Introduction

Le roman

Il y a plusieurs personnages qui rendent visite à Paule dans la chambre 833 au fil des pages qui vont suivre. Mon éditeur, Julien, a cru que ce serait une bonne idée de vous les présenter dès le départ. De cette façon, lorsque vous les rencontrerez, vous saurez où ils se situent dans cette histoire. J'ai aussi pensé que c'était une bonne idée.

Paule en est le personnage central. Elle est hospitalisée depuis des semaines au sein d'une unité de soins palliatifs, dans la chambre 833. Elle est âgée de 60 ans à peine.

Sam, son fils. Un solitaire, pas de femme ni d'enfant. Un être tourmenté. Il approche de la quarantaine, mais, au fond, il est toujours un gamin, traumatisé par le départ imminent de sa mère.

Marguerite, la mère de Paule. Décédée 30 ans plus tôt environ, elle revient pour accompagner sa fille dans son passage vers un autre monde.

Alphé, le plus jeune des frères de Paule, s'est suicidé un mois après la mort de sa mère, Marguerite. Il est depuis 30 ans en itinérance entre les dimensions. Une âme en peine, errante, qui sait qu'elle devra tôt ou tard aller au bout de ce qu'elle a voulu fuir jadis.

Clarisse, une jeune femme décédée accidentellement. Depuis qu'elle l'a trouvé, elle craint d'être à jamais séparée d'Alphé si chacun devait partir pour des dimensions différentes.

Raoul, frère de Paule et oncle de Sam ; il a le privilège de passer librement d'une dimension à l'autre, comme un genre d'ambassadeur itinérant entre les membres de sa famille.

Les frères et les sœurs vivants de Paule, présents, mais totalement inconscients de ce qui se passe vraiment dans la chambre 833 :





Charles, l'aîné des fils de Marguerite. Henriette est sa conjointe.
Luce, la plus vieille des sœurs de Paule. Robert, son conjoint.
Charlotte, sœur de Paule, Jean-Paul, son conjoint.
Huguette, sœur de Paule, Hector, son conjoint.





Chapitre 1

Les funérailles

Le prêtre était dans la sacristie, cette pièce de l'église située à l'arrière, là où le célébrant fait ses derniers préparatifs avant son entrée en scène. En scène, puisqu'il s'agit bien d'une prestation comportant des mouvements, des paroles et des actes bien précis.

Des rites qui n'ont pas changé dans le cas de bien des religions depuis des millénaires. Chaque personne chargée d'une mission divine, mission investie par l'homme, répète jour après jour, sa vie durant, les mêmes paroles et les mêmes gestes en guise d'adoration ou de soumission en fonction des événements, naissances, mariages, funérailles.

Mais c'est différent aujourd'hui, et le père Gilles ne peut dire pourquoi. C'est un service funèbre, il en a fait d'autres et en fera encore, mais il est inconfortable. Comme s'il avait oublié quelque chose. Il repasse tout en revue. Il a bien revêtu son aube, cette robe blanche enfilée par-dessus ses vêtements. Il a ses notes contenant notamment son homélie, le bref discours qu'il prononce à un moment de la célébration, ses lunettes. Il se regarde dans le miroir, il est bien coiffé, ses yeux ne sont pas rougis par trop de vin au dernier repas. Il se regarde encore une fois dans la glace des pieds à la tête. L'étole ! Il a oublié l'étole, ce long foulard pendant de chaque côté du cou du célébrant. Il va vers le placard : elles sont là, alignées l'une à la suite de l'autre. Il prend celle qui est violette, celle qu'on utilise en de telles circonstances.

— Nous honorons aujourd'hui une femme dévouée, résignée et aimante. Une femme qui a donné sa vie au service des autres et de son fils. Elle ne s'est jamais apitoyée sur son sort et ce, malgré toutes ses difficultés et ses souffrances, malgré toutes les épreuves





que notre Tout-Puissant lui a envoyées. Avec sa foi inébranlable, elle savait qu'au bout du chemin elle serait récompensée de la vie éternelle dans le royaume des Cieux. D'ailleurs, j'ai retenu dans les Saintes Écritures, un passage du livre de L'Espérance :

La vie des justes est dans la main de Dieu, aucun tourment n'a d'emprise sur eux. Celui qui craint croit qu'ils sont morts. Leur départ de ce monde passe pour un malheur. Lorsqu'ils nous quittent, on croit qu'ils sont anéantis, alors qu'ils sont dans la paix. Aux yeux des hommes et des femmes, ils subissent un châtement. Mais par leur espérance, ils entrent dans l'immortalité. Ce qu'ils ont eu à souffrir est bien peu comparé au bonheur dont ils seront comblés désormais. Dieu les a mis à l'épreuve sur terre et les a reconnus dignes de lui. Comme on passe l'or au feu du creuset pour le transformer, il les accueille. Ceux qui mettent leur confiance dans le Seigneur comprendront la vérité; ceux qui lui sont fidèles resteront dans son amour, car il accorde à ses élus, grâce, miséricorde et vie éternelle.

Le prêtre derrière le lutrin releva la tête du livre dans lequel ses yeux étaient plongés. Il retira ses lunettes de lecture du bout de son nez et fit promener son regard sur l'assemblée. Quelques personnes avaient la tête penchée vers l'avant en signe de résignation. D'autres le fixaient résolument et suivaient ses moindres mouvements dans l'attente qu'ils prononcent davantage de paroles réconfortantes. D'autres, encore, pleuraient. Le visage du prêtre était impassible, à la limite, sévère. Il donnait l'impression de faire la moue devant la tristesse de ceux qui n'arrivaient pas à se retenir, à cacher leur douleur. Les pleureurs, et les pleureuses encore !

Ces sanglots n'étaient pas sans lui rappeler qu'ailleurs dans le monde, les concerts de lamentations étaient encore de mise pour démontrer l'ampleur de la souffrance face à la mort. Il effaça ces pensées pour le moins inadéquates dans les circonstances, tentant de reprendre le rôle que lui imposait sa fonction. Il inclina la tête vers son livre laissant apparaître son crâne dégarni, ses quelques cheveux restant encore sur les tempes et sur la nuque, ainsi que deux grosses joues rouges, légèrement affaissées.

Ne pouvant se soustraire tout à fait aux pleurs des participants, il prit une grande inspiration, histoire de garder son calme. La scène lui déplaisait. C'était l'évidence même que ceux qui étaient là devant lui n'avaient pas la foi, en tout cas, la plupart. Il en était





convaincu à cause de leurs lamentations et il en tirait la conclusion qu'ils ne croyaient pas en la vie éternelle. Si tel avait été le cas, la joie les aurait envahis à l'annonce du décès de leur parente ou amie. Mais ce n'était pas le cas.

Subitement, quelque chose se passa en lui et il n'en revint pas, tout simplement pas. Les passages de la Bible appris par cœur pendant toutes ses années au grand séminaire et qu'il avait répétés des centaines, des milliers de fois après son ordination lui semblèrent soudainement vides de sens. Lui-même, au crépuscule de sa vie, venait d'être frappé par cette révélation. Il était là, récitant des textes du grand livre placé devant lui, en automate. Des passages adaptés à chaque cérémonie liturgique, pour toutes les étapes de la vie et ce n'était qu'aujourd'hui, à ce moment précis, qu'il réalisait pour la première fois qu'ils n'avaient aucun impact, aucune influence sur les émotions, la compréhension et la vie des gens assis là devant lui. C'était un désaveu. Il se sentait maintenant trahi, abandonné. Largué par toutes ses croyances et du même coup, rejeté par celui en qui il avait mis toute sa confiance, Dieu.

Il leva les mains vers le ciel, regarda les fresques au plafond de son église et tenta de se ressaisir. Ses bras tremblaient sous le poids du fardeau qu'il portait désormais. L'absence ! La solitude provoquée par l'abandon. Il avait placé sa vie dans les mains d'un Dieu que d'autres lui avaient enseigné, mais que lui n'avait jamais vraiment trouvé.

Il vit au loin, dans la nef, juste au-dessus de l'entrée de l'église, là où la chorale était installée habituellement pour les célébrations plus importantes, celles du dimanche ou des fêtes religieuses, quelques personnes qui n'étaient pas là au début de la cérémonie.

Il ne se trompait pas puisque dans sa routine d'officiant, il avait toujours l'habitude avant chaque célébration de scruter l'enceinte dans ses moindres recoins pour s'assurer que lorsqu'il prendrait la parole, sa voix serait assez forte pour que tous les fidèles l'entendent. Aussi, dans ses liturgies, lectures, homélies et toutes autres occasions, il promenait le regard partout, observant furtivement tout un chacun droit dans les yeux au moins une fois pendant la cérémonie, donnant l'impression de leur parler personnellement. Ça aussi, il l'avait appris pendant ses études au séminaire, plus d'un demi-siècle auparavant, d'un des maîtres qui l'accompagnaient





dans sa démarche religieuse. Autrement dit, un de ses enseignants. Il avait été fasciné par cet homme, déjà âgé à l'époque, qui par la seule portée de sa voix captait l'attention de la foule dès le premier mot prononcé. Lorsqu'il se présentait derrière l'autel, à l'instant où il prenait sa première inspiration après le cantique d'ouverture de la messe, la salle entière tombait en arrêt et déposait littéralement la prochaine heure de sa vie entre ses mains.

Il avait dès lors été fasciné par ce pouvoir et voulait lui aussi le maîtriser et l'exploiter. Mais en ce moment même, il se sentait plutôt seul et démuné. Ce pouvoir l'avait abandonné.

Il laissa retomber les bras le long de son corps, promena une fois de plus son regard sur l'assistance. Il tenta encore de convaincre par la seule force de sa voix transmettant ses textes perroquets, mais sans succès. Il ne pouvait pas déterminer avec exactitude si c'était parce qu'il ne savait plus comment ou si c'était parce qu'il n'était plus, lui-même, du tout convaincu. Il lui avait semblé que plusieurs dans l'assistance ce jour-là n'avaient définitivement plus la foi, mais il constatait à son grand désarroi que c'est lui qui ne l'avait plus.

Il releva les yeux vers la nef pour constater que ces gens qui étaient arrivés en cours de cérémonie étaient toujours là. Il ne pouvait vraiment distinguer leurs visages, pourtant sa vue, mis à part pour la lecture, était précise. Il n'arrivait pourtant qu'à distinguer des silhouettes, deux femmes, puisqu'elles portaient des robes allant jusqu'aux chevilles, de couleur foncée. Elles étaient coiffées de chapeaux semblant sortis d'une autre époque, noirs à large rebord, un peu mous. Au centre, il y avait aussi un homme, grand, mince avec un incroyable chapeau haut de forme. Il ne comprenait pas pourquoi, mais il se sentait oppressé par ces trois personnages suspects. Lui qui jamais dans sa vie n'avait été à court de mots, se surprenait soudainement bouche bée. Ou, plutôt, il avait cette étrange impression que toutes paroles qu'il pourrait désormais prononcer seraient vides de sens. Il se résigna, soupira et finalement, presque malgré lui, trouva quelques phrases à bredouiller.

— Je sais... Je sais que les mots n'ont aucun sens. Comme vous, je suis dans l'inconnu. Nous y vivons tous ! Je découvre aujourd'hui seulement que tout ce dont j'ai parlé tout au long de ma vie concernant le Seigneur et son éternité est désormais invraisemblable à mes yeux. Tout ce en quoi je croyais le plus fermement





vient tout juste de s'effondrer. Et je suis là devant vous, ici et maintenant, et je ne sais quoi vous dire pour soulager vos souffrances. Faut-il croire qu'elles sont nécessaires ? Qu'elles sont méritées ? Qu'elles font partie intégrante de la vie ? Tout aussi bizarres qu'elles puissent paraître, ces questions sont appropriées puisque je vous ai déjà entendus me les poser et je me les pose moi aussi désormais. Je ne peux que m'incliner devant vous tous, très humblement, dans l'espoir que vous me pardonniez mon ignorance, car à mon tour devant tant de tristesse, je me demande si tout comme vous je ne suis pas seul moi aussi devant l'adversité.

Une larme roula sur sa joue. Il sentit une étrange liberté l'enivrer, une délivrance.

— Une personne m'a demandé avant la cérémonie de lui accorder un moment pour qu'elle puisse vous adresser quelques mots. Sam, je t'en prie, si tu veux me rejoindre.

Sam était assis dans la première rangée, celle qui était réservée aux membres immédiats de la famille. Il se leva, intimidé, n'osant regarder autour de lui. Il sortit du banc et se dirigea vers le lutrin. Il marcha lentement, gravit les trois marches une à une et s'avança vers le prêtre qui recula en lui faisant signe de la main de prendre place derrière le micro.

Il déposa une feuille de papier repliée sur le lutrin, un texte qu'il avait rédigé. Il la déplaça lentement, très lentement, calculant ses gestes comme s'il craignait de faire de faux mouvements. Il craignait que la nervosité ne lui fasse commettre une bévue. Il avait toujours souffert de ce manque de confiance qui le rendait maladroit lorsqu'il se sentait observé. Disons qu'à cet endroit, devant la salle bondée, il était difficile de ne pas se sentir scruté. Il déglutit péniblement, se racla la gorge et se décida enfin à se lancer. Au fond, il savait qu'il n'était plus le même, que ces derniers temps il avait changé ; plusieurs de ses craintes d'avant s'étaient volatilisées. N'empêche, ses vieux démons n'étaient certainement pas très loin, encore déboussolés d'avoir été largués et cherchaient par tous les moyens à revenir le hanter. Mais Sam tint bon. Il se racla la gorge à nouveau, respira profondément, releva la tête et fixa les gens qui attendaient qu'il dise enfin quelque chose.

— Bonjour... Merci... Merci à vous tous d'être ici aujourd'hui. J'ai préparé quelques gribouillis pour à ma manière honorer ma mère.





Sam, le grand gaillard, appuya ses mains sur le lutrin et se lança.

— Je souhaite aujourd'hui partager avec vous quelques moments de la dernière semaine que j'ai vécus avec ma mère, Paule. C'est-à-dire du moment où elle a été amenée en soins palliatifs, là où il n'y a plus que l'amour qui compte, où ni la science ni personne ne peut empêcher le choix de Dieu, le cours de l'existence, sa finalité et sa continuité ; donc jusqu'à son dernier souffle.

L'assurance l'avait pénétré, les craintes, la timidité et la réserve l'avaient quitté. Il s'adressait désormais aux gens avec aplomb et détermination. Aucun tremblement dans la voix ou dans les membres, même pas une seule goutte de sueur.

— Certes son passage sur cette terre ne se résume pas qu'à cette dernière semaine. Il est rempli de souvenirs pour chacun d'entre nous. Mais maman a profité de cette dernière semaine pour nous livrer un message, un message de paix, de calme et d'amour. Un message de foi.

Il fit une courte pause et poursuivit.

— Pendant les premiers jours de cette dernière semaine, elle m'a parlé des anges qu'elle voyait. Combien ils étaient beaux, combien ils la rassuraient ! Elle m'a parlé de portes de soie, des espèces de grandes voiles, les frontières de l'éternité. Elle m'a aussi parlé de ses proches, ceux déjà disparus, qui étaient passés la saluer. Et, finalement, elle m'a parlé de sa mère qui était venue la voir et qui lui avait promis de revenir la chercher bientôt. Elle la trouvait belle, sa mère. Elle était visiblement heureuse de pouvoir enfin la retrouver et l'attendait impatiemment.

L'émotion l'envahit. Il se rendit compte que trois silhouettes baignées de lumière irradiante l'entouraient et il se sentit subitement rasséréiné. Le prêtre, lui, qui était resté à proximité sentit que quelque chose se passait et il recula d'un pas. Il jeta un œil rapide à la nef et constata que ceux qu'il y avait aperçus plus tôt n'y étaient plus : *ils étaient maintenant rendus près de Sam !*

Il se sentit vaciller en constatant que l'assemblée, elle, ne semblait pas remarquer leur présence.

Sam enchaîna.

— J'ai entendu la voix de ma mère pour la dernière fois quelques jours avant qu'elle ne nous quitte pour de bon. C'était tôt le matin, il y avait un soleil radieux, extraordinaire, qui pénétrait





par la fenêtre et illuminait son visage. Elle chantait. Lentement et doucement, elle fredonnait un air rassurant. Malgré toute sa souffrance, elle chantait ! C'est là que j'ai compris enfin ces paroles pleines de sens : nous avons des yeux pour voir et des oreilles pour entendre, il suffit d'être attentif à ce qui compte vraiment. Dans sa souffrance, elle m'a montré que la vie ne s'arrête pas avec le dernier souffle. Que c'est l'amour qui alimente le souffle et qu'au-delà du souffle persiste l'amour. Elle m'a dit de ne pas pleurer, qu'elle me voulait heureux puisqu'elle l'était. J'en suis convaincu désormais. Sa mère est revenue la chercher. Paule est partie avec elle. J'imagine sa mère, ma grand-mère, ouvrant les bras et la petite Paule courant s'y jeter.

Sam mit de côté ses notes et poursuivit :

– Et si la mort n'était qu'une illusion ? Un artifice pour nous faire craindre le pire. Afin que personne n'abuse et ne gaspille les secondes qui lui sont confiées par la grâce de Dieu. Et si la mort n'était qu'un passage vers un autre monde ? Oui, je sais, les prêtres de la plupart des religions le prêchent. La vie éternelle, la résurrection, le paradis, le jardin d'Éden, le nirvana et j'en oublie, puisque ma culture religieuse n'est pas complète à ce point. Mais je suis certain d'une chose cependant : aucune croyance n'enseigne que la vie humaine se limite à la vie sur terre de chacun. Toutes promettent que quelque chose suivra. Une autre vie, un autre monde. Meilleur, plus beau, plus juste. Sans peines et sans souffrances. Pour les bons et les justes, bien entendu. Pas pour les méchants ! Eux connaîtront le supplice !

Mais l'autre monde, qu'il contienne les bons ou les méchants ou les deux, pourrait-il être juste à côté ? Ou encore, s'il était juste ici, au sein du nôtre ?

Je n'ose imaginer le capharnaüm, les morts qui poursuivent leur existence de morts, en même temps que les vivants, qui tentent de vivre la leur, sans que les uns ne se rendent compte de l'existence des autres ! Par contre, ça ne veut pas dire pour autant que cela est impossible. Pas plus que cela ne signifie que parce qu'on ne les voit pas, ils ne sont pas là. N'avez-vous jamais eu l'impression d'entendre une voix, quelqu'un qui prononce votre nom ? Combien de fois sentons-nous une présence alors que nous sommes seuls dans une pièce ? Et si nous n'étions pas aussi seuls que nous le croyons ?





Et si nos proches disparus étaient là, près de nous, vivant leur vie après la mort? Dans leur monde à eux... Merci, maman, de m'avoir montré cette voie, je t'aimerai toujours!
Et j'ai signé, Sam.

